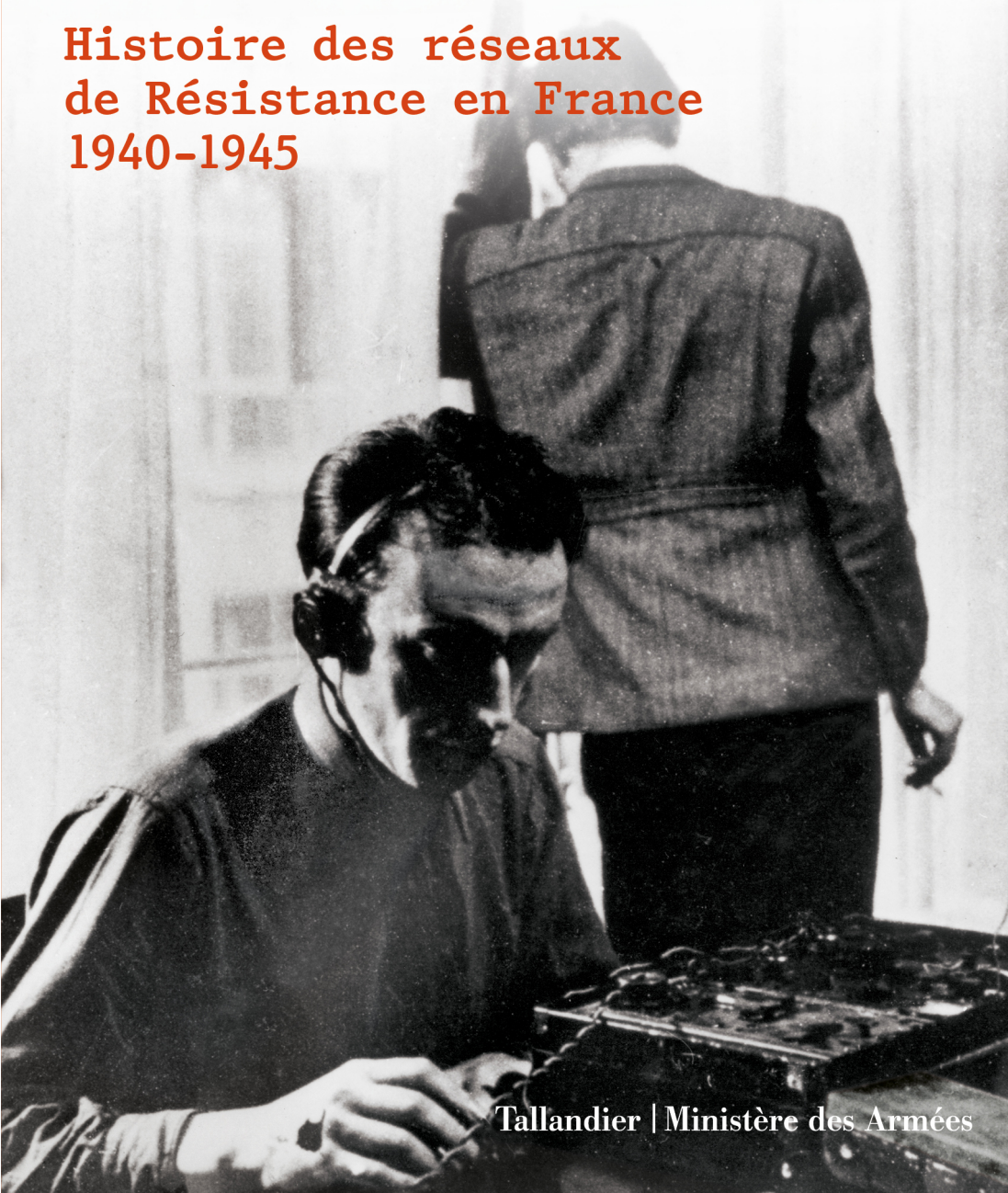


L'ARMÉE DU SILENCE

Guillaume
Pollack

Histoire des réseaux
de Résistance en France
1940-1945



Tallandier | Ministère des Armées

L'Armée du silence

Guillaume Pollack

L'Armée du silence

Histoire des réseaux
de résistance en France
1940-1945

Tallandier / Ministère des Armées

Cet ouvrage est coédité avec le ministère des Armées,
secrétariat général pour l'administration,
direction de la mémoire, de la culture et des archives.

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre national du Livre.

Carte : Légendes cartographie/Éditions Tallandier, 2022

© Éditions Tallandier/Ministère des Armées, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4942-0

AVANT-PROPOS

Retrouver les réseaux de résistance

Après la défaite de 1940 et l'occupation de l'Europe, des réseaux dits « de résistance » travaillèrent pour le compte des services alliés dans l'ensemble des territoires occupés. Ils employaient des agents secrets, hommes et femmes, majoritairement des civils sous pseudonyme, pour renseigner sur les activités allemandes, assurer le sauvetage d'aviateurs abattus et tombés au sol, organiser des opérations aériennes et maritimes clandestines afin d'acheminer du personnel et du matériel, communiquer par émission radio, procéder à des sabotages... Il n'existe aucune étude globale à leur sujet, seulement quelques monographies. Leurs archives n'étaient pas accessibles jusqu'à récemment, l'analyse systémique se heurtait à leur pratique particulière de la clandestinité, tandis que la mémoire, y compris savante, s'était davantage intéressée à d'autres types d'organisations, comme les mouvements de résistance (en charge de l'action politique et de la propagande) et les maquis. Le travail que nous livrons ici est donc inédit.

« CE N'EST PAS UN RÉSEAU, C'EST UN MOUVEMENT »

Dans la presse comme dans certains écrits académiques, l'expression « réseau de résistance » est régulièrement utilisée pour qualifier, sans distinction, l'ensemble des organisations résistantes sous l'Occupation. Les réseaux excitent l'imagination, car ils renvoient à la dimension militaire de la Résistance, aux saboteurs attaquant la *Kommandantur* locale, armes à la main ou dynamitant usines et voies ferrées. Ils inspirent les héros de romans, de films d'espionnage, par exemple autour du personnage de James Bond, ou de séries télévisées, comme *Au service de la France* ou *Le Bureau des Légendes*. Ils ont parfois été transposés à l'écran : ainsi dans *L'Armée des ombres* de Jean-Pierre Melville ou dans *Papy fait de la Résistance* de Jean-Marie Poiré¹. Ces narrations sont tragiques, romanesques, comiques, voire érotiques. Pourtant, durant la Seconde Guerre mondiale, les réseaux de résistance ont concerné des hommes et des femmes presque toujours demeurés anonymes, qui ont combattu dans l'ombre et sont morts dans la douleur et l'obscurité. Des résistants se sont élevés contre l'emploi à tort et à travers du terme « réseau » pour désigner leur organisation résistante. L'ancien résistant du mouvement Combat, Claude Bourdet (1909-1996), dans son ouvrage *L'Aventure incertaine*² (publié pour la première fois en 1975), s'insurge :

« Peut-être faut-il d'abord dire quelques mots sur une distinction qui est claire pour les anciens clandestins, mais dont j'ai souvent constaté qu'elle ne l'était pas pour la majorité de l'opinion : la distinction entre "mouvement de résistance" et "réseau". Combien de fois m'a-t-on posé des questions sur mon "réseau", ou m'a-t-on présenté comme l'un des chefs du

réseau “Combat”. Dans la presse, le mot “réseau” est utilisé de préférence dès qu’il s’agit d’une action de résistance. La littérature, les films y sont pour beaucoup ; un réseau, cela a je ne sais quoi de secret, de romanesque ; on évoque James Bond et des “coups” extraordinaires. Plus profondément encore, l’idée de réseau excite ce qu’on pourrait appeler le “complexe de Tintin”, ou “de Superman”, l’individu isolé tenant en échec des forces considérables. Je laisse aux psychanalystes le soin de creuser davantage les raisons secrètes de ces images de puissance. Le nom de “mouvement”, au contraire, évoque la politique : un mouvement, c’est une organisation comme une autre, ce n’est vraiment pas la peine de faire la guerre et de laisser occuper un pays pour ne créer que des “mouvements”. Ce qui est vrai, c’est que l’action des mouvements se prête peu, dans l’ensemble, aux évocations romancées, journalistiques ou cinématographiques, ou alors, c’est dans le cas où elle s’apparente à celle des “réseaux”³. »

Claude Bourdet propose donc une définition censée faire la distinction entre les mouvements et les réseaux. Elle est largement acceptée aujourd’hui par la communauté historique. Un réseau, selon lui, est un « organisme créé en vue d’un travail militaire précis, essentiellement le renseignement, accessoirement le sabotage, fréquemment aussi l’évasion de prisonniers de guerre et de pilotes tombés chez l’ennemi ». Les mouvements, eux, ont la charge de l’action politique et de la propagande par l’intermédiaire, entre autres, de la production de tracts, de la publication de journaux clandestins et de l’élaboration d’un programme en vue de la Libération. Depuis, paradoxalement, si tout est réseau dans les représentations, rien n’est réseau dans la production scientifique dès lors que ne correspondant pas à la définition de Claude Bourdet. Ainsi, l’historien Julien Blanc rejette l’appellation « réseau » pour le Musée de l’Homme. Il critique l’aspect rétroactif du terme apposé en 1946, au moment de la liquidation, mais

souligne surtout la distorsion « entre l'appellation officielle et la réalité qu'elle est censée recouvrir⁴ », cette réalité qui serait celle décrite par Claude Bourdet, quand bien même elle est proposée trente ans après les faits. Figure d'autorité, Claude Bourdet a joué un rôle majeur dans la clandestinité au sein du mouvement Combat, puis dans la connaissance du monde souterrain de la résistance lyonnaise. Sa définition n'est pourtant pas moins rétroactive que les relectures opérées au lendemain de la guerre : elle est proposée en 1975, au moment où la mémoire de son mouvement doit être défendue après l'arrêt de la publication du journal *Combat*. Surtout, elle suppose que l'identité des réseaux est figée et dans le temps et dans l'espace. Il existerait un idéal type du réseau, caractérisé par des invariants niant l'existence de dynamiques chronologiques et spatiales. Le Musée de l'Homme est bel est bien un réseau, mais dont la forme, les structures et les modalités d'action reflètent ce que furent des réseaux en 1940, lesquels n'ont rien à voir avec ceux de 1944, et encore moins avec les définitions de 1946 ou de 1975.

En réalité, si Claude Bourdet propose des éléments pour séparer les réseaux des mouvements, ou plutôt de son mouvement, c'est parce qu'il rejette pour ce dernier l'assimilation à une forme d'organisation et à un mode d'engagement qu'il méprise. Que ce soit dans son témoignage en 1946, aujourd'hui conservé aux Archives nationales ou dans *L'Aventure incertaine*, il se montre hostile aux services secrets qu'il accuse de vouloir accaparer les forces de la résistance intérieure. Il y défend, le primat de la propagande, critique l'incompétence supposée des autres mouvements de résistance et manifeste son hostilité envers l'action des services de renseignements et des réseaux. Selon lui, ces organisations sont greffées de l'extérieur, agentes d'une France libre ou de l'étranger qui complotent pour soumettre la résistance intérieure, laquelle, d'essence strictement franco-française,

revendique son indépendance⁵. Il ne cite pratiquement aucune source et ne donne aucun exemple précis pour appuyer un raisonnement que son expérience et son autorité suffiraient à valider. Son texte synthétise les rancœurs nées sous l'Occupation entre les différents acteurs de la Résistance, unis pour la victoire finale mais rivaux dans l'exercice du pouvoir puis dans la compétition mémorielle. Cette définition biaisée ne suffit pas pour comprendre la nature du rôle joué par les services secrets alliés et leurs réseaux dans la France occupée. Mais, alors, qu'est-ce qu'un réseau ?

DÉFINIR LES RÉSEAUX

Le dépouillement des archives⁶ permet de brosser le portrait des réseaux de résistance, né dans l'urgence de la défaite. Entendons-nous bien : le réseau de résistance n'est pas une entité dotée de structures qui, créées en amont, agrégeraient ses agents. C'est l'inverse : ce qui fait le réseau, ce sont les hommes et les femmes qui le constituent. Il naît de liens interpersonnels patiemment construits et tire son originalité de relations précoces et étroites nouées avec un service secret qui finance et pilote la lutte clandestine. Toutefois, il n'est en rien un instrument exécutant aveuglément des directives venues de Londres ou d'Alger : au contraire, les tensions sont nombreuses entre ces interlocuteurs. Un réseau est le produit d'un mouvement social qui fusionne des initiatives isolées. Il est le fruit d'une rencontre d'une résistance pionnière et des services secrets qui s'efforcent de prendre pied sur le continent. Cela explique l'opacité de ces organisations ainsi que l'empirisme et la diversité de leurs structures difficiles à délimiter. De ce fait, les réseaux sont rebelles à la monographie. Le réseau de résistance est une somme d'expériences combattantes menées dans la clandestinité. Ces

caractéristiques limitent, aussi, la possibilité de dresser des panoramas généraux et exhaustifs. Pas plus que le soldat d'Azincourt, de Waterloo ou de la Somme, l'agent clandestin ne possède une vision suffisamment large pour appréhender et comprendre le déroulement général de la bataille. Ainsi, faire l'histoire des réseaux, c'est faire l'histoire d'une guerre clandestine « telle qu'elle est perçue ou vécue par la troupe qui la mène sur le terrain », pour reprendre l'expression de John Keegan⁷. Depuis la Libération, les réseaux sont catégorisés selon trois missions : l'évasion, le renseignement et l'action. Cette tripartition rétroactive n'est pas dénuée de fondement, mais résume des engagements, de fait, plus diversifiés et complexes. Les réseaux sont pilotés et financés par les services secrets de la France libre mais aussi par ceux des Alliés. Leur constitution s'inscrit dans une chronologie variable et dispersée ; démembrées, reconstruites, ces organisations diffèrent, dans leur version aboutie, selon les missions assignées. Leurs archives permettent de dégager une typologie. Les réseaux d'évasion forment un *cycle du sauvetage* organisé autour d'un secteur de ramassage, un secteur de transit et un secteur d'évacuation, chacun s'étendant par capillarité. L'objectif est de récupérer et de protéger des aviateurs abattus au-dessus du continent, de les acheminer d'abord vers Paris et sa région grâce à l'infrastructure de transport héritée du XIX^e siècle, avant de les évacuer à travers la frontière terrestre par les Pyrénées ou la frontière maritime de la Manche, souvent par la Bretagne. Les réseaux d'évasion sont le produit à la fois de la résistance civile et de la résistance militaire : ils s'appuient fermement sur le tissu social, sans lequel il ne peut y avoir de survie à long terme, mais ils remplissent des buts de guerre.

Les réseaux de renseignement, quant à eux, sont des toiles aux multiples ramifications construites à partir d'une centrale qui assure l'ordonnancement et se trouve en contact direct avec le service secret référent. La centrale est com-

posée du chef du réseau, de son état-major, du secrétariat et de différents services (radio, chiffre, etc.). Ils doivent établir un maillage étroit du territoire afin de le rendre transparent pour le service de renseignements qui les pilote de l'autre côté des frontières. Ils ne remplissent qu'une partie du « cycle du renseignement » : l'orientation, la collecte de l'information, son traitement et la transmission vers le service secret dont ils dépendent, qui se charge pour sa part de l'analyse puis de l'exploitation. Leurs missions sont guidées par l'envoi de questionnaires qui définissent les renseignements à collecter. Ces documents montrent qu'initialement leur fonction est défensive : connaître les préparatifs d'une éventuelle opération allemande à travers la Manche, localiser les différentes armées et, plus tard, les armes secrètes qui s'abattent sur Londres, évaluer l'effort économique et industriel au profit des occupants, les circulations de la *Kriegsmarine* et l'activité des ports et arsenaux militaires... À partir de 1942, les perspectives deviennent offensives : connaître les moyens de défense de l'ennemi pour mieux les contourner, ou pour commander la mise en œuvre de bombardements ou de sabotages, par exemple.

Les réseaux de renseignement s'investissent aussi pour une meilleure connaissance des aspects politiques, militaires et économiques du territoire où leur action s'inscrit. La collecte se fait par observation directe grâce à des agents déjà présents sur les cibles désignées ou qui circulent à bicyclette sur un territoire défini. L'imaginaire de la Résistance retient la figure de l'opérateur radio, le fameux « pianiste » émettant à la nuit tombée des renseignements vitaux vers Londres. Dans les faits, le recours exclusif aux opérateurs radio pour la transmission du renseignement est progressivement abandonné par les services secrets du général de Gaulle, le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), du fait de l'efficacité de la radiogoniométrie alle-

mande. Dès 1942, les renseignements sont transmis également par opérations aériennes : c'est la mission des réseaux opératoires qui mettent en œuvre des ponts aériens entre la France occupée et l'Angleterre. Les réseaux des services secrets des États-Unis, l'*Office of Strategic Services* (OSS), choisissent, eux, de transmettre les renseignements collectés à travers les Pyrénées.

L'action, enfin, ne se résume pas aux sabotages dont l'exécution s'inscrit dans une chronologie précise. L'implantation des réseaux Action du BCRA et du *Special Operations Executive* (SOE), service secret anglais créé en juillet 1940, est similaire. Le BCRA comme le SOE souhaitent centraliser l'activité autour d'une organisation principale avant que la destruction de cette dernière, un même jour de juin 1943, n'oblige à un effort plus territorialisé. *In fine*, il s'agit de faire mat à l'ennemi par des actions ciblées exécutées dans un temps et un espace prédéfinis au moment du Débarquement. S'ils sont tous reliés étroitement à leurs services secrets respectifs par les échanges radio ou les opérations aériennes et maritimes, les réseaux Action empruntent la forme d'un « circuit » – terme utilisé dans les archives anglaises – gravitant autour du chef, et sont dispersés en petites équipes autonomes qui n'attendent que ses ordres. Cela n'empêche pas la pratique, par quelques réseaux, d'un sabotage décomplexé qui fait ses heures légendaires et construit les mythes collectifs de la Résistance. L'effort principal porte cependant sur l'acheminement de personnels et de matériels, de plans et de phrases codées en prévision du Jour J.

Ces réseaux remplissent principalement trois types de missions, complémentaires : les réseaux *opératoires* sont chargés d'entretenir les communications transfrontalières pour garantir l'arrivée ou le départ du personnel ; les réseaux *préparatoires* ont pour mission de recevoir et de stocker le matériel qui sera utilisé au moment opportun ; les réseaux *saboteurs*

s'attachent à frapper les industries, les moyens de communication, voire les installations allemandes. Enfin, à partir de la fin 1943, des *réseaux maquisards* sont en contact direct avec les maquis auprès desquels ils s'installent et dont ils garantissent une partie de l'encadrement et du ravitaillement.

Des traits communs peuvent-ils être dégagés ? Dans tous les cas, le réseau est une construction humaine, initialement empirique, qui doit beaucoup à la créativité des agents, hommes et femmes. Concernant la forme finale, à partir du chef et de la centrale se déploie une organisation non pas pyramidale mais centrifuge. Les réseaux, même pionniers, ne sont pas des nébuleuses, ni des rhizomes, et encore moins des archipels, contrairement à ce qu'avance Julien Blanc⁸. Loin d'être indépendants, les différents secteurs gravitent à plus ou moins longue distance de la centrale et leur nature n'a rien de disparate. Contraints de s'adapter sans cesse à l'environnement et devant se prémunir contre la traque menée contre eux, ils ont des contours en perpétuelle mutation. Contrairement au rhizome, le réseau opère une lutte secrète, parfois nocturne, mais rarement totalement souterraine, car la majorité de ses agents agissent au grand jour, sous couverture, en parallèle d'activités officielles. Tel le dieu Janus, ils ont un double visage et mènent une double vie, faite d'angoisse, de peur, de fatigue, de douleur et d'espoir. Gilles Deleuze et Félix Guattari voient dans le rhizome une structure évolutive, mais de manière uniquement horizontale, et dénuée de tout niveau hiérarchique⁹. Or, le déploiement des réseaux est multidimensionnel et leurs têtes sont clairement identifiables, y compris du point de vue des polices chargées de les traquer. Si l'on veut utiliser une métaphore, à partir d'un service secret se déploie une galaxie de réseaux qui sont semblables à un système planétaire. En astronomie, celui-ci est organisé par une étoile autour de laquelle gravitent des corps célestes

et des planètes qui disposent elles-mêmes de leurs propres satellites. De même, à partir d'un chef, homme ou femme, se déploie une centrale et de là une multitude de sous-réseaux qui acceptent l'effet de son attraction. Le système général demeure dynamique mais pas chaotique, au sens physique du terme. Le noyau initial se compose de quelques agents unis par des liens de sociabilité autour desquels se déploient les sous-réseaux, eux-mêmes régulièrement divisés en secteurs et disposant de leur système autonome propre. Ils restent sensibles aux conditions initiales et subissent « les effets papillons » d'un événement parfois lointain qui en bouleverse l'ordonnement, les met en coupe réglée, voire les anéantit. Le déploiement n'est pas désordonné et reflète les besoins dictés par la guerre. Les sous-réseaux et les secteurs sont créés et le recrutement s'opère là où ils sont nécessaires pour la mission assignée. D'autres femmes et hommes participent aux actes du réseau par le soutien qu'il lui apporte sans nécessairement en être membre à part entière.

Les chapitres suivants s'appuient sur le dépouillement général des sources et des dossiers relatifs à l'engagement des réseaux en France comme en Angleterre, et sur l'analyse systématique des témoignages des agents. Ces dossiers sont restés inaccessibles jusqu'au début des années 2000 et il s'agit ici de leur première étude globale et transversale. Le lecteur intéressé trouvera dans le manuscrit original déposé à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne une présentation analytique de ces sources, un appareil critique plus développé et l'exposé de notre méthode, comme toujours « fille du but que l'on poursuit » disait Lucien Febvre. Le nôtre n'est pas de faire une description complète de l'activité des dizaines de milliers d'agents secrets de la période, mais de proposer une synthèse représentative et accessible des données collectées à ce jour. Il n'y a pas ici la moindre

AVANT-PROPOS

prétention à l'exhaustivité. Ce travail en appelle beaucoup d'autres, qui eux non plus ne seront pas exhaustifs, ou « complets », ce mot d'enfant ou de vieux savant, disait le même Lucien Febvre. Nous avons cherché à comprendre et à faire comprendre l'expérience d'une forme de guerre clandestine inédite, l'engagement d'hommes et de femmes faisant réseau, et la nature de ces organisations secrètes.

Les zones d'occupation



Introduction

Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.
Julie. Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?
Le vieil Horace. Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette [...].

Corneille, *Horace*, acte III, scène 6.

Le 6 juin 1944, grâce aux réseaux de renseignement, les Alliés ont une connaissance précise des forces ennemies en présence. Des liaisons clandestines, par radio, opérations maritimes ou aériennes, sont mises en œuvre avec une remarquable efficacité pour faire entrer et sortir du personnel et du matériel en/du territoire occupé. Des milliers d'aviateurs alliés abattus au-dessus de l'Europe ont été rapatriés en Angleterre pour reprendre le combat. Enfin, l'ensemble des cibles de sabotage explose dans le temps imparti, contribuant à la désorganisation de la défense allemande. Les réseaux participent aux débarquements et

au soulèvement armé de l'été 1944 qu'ils ont contribué à préparer en amont, en élaborant des parachutages d'armes et de personnels à destination des maquis et d'autres organisations en France. Ce qui nous intéresse n'est pas cette réussite, mais la manière dont les réseaux y parviennent. En 1940, les premiers agents secrets n'ont aucune idée ni de la date du Débarquement, ni de ce qu'ils doivent faire, ni de la manière de s'y prendre. Ils improvisent leurs moyens et leurs méthodes et déploient des trésors d'inventivité. Presque aucun, toutefois, ne survit aux premiers mois de cette guerre clandestine. Leurs successeurs bâtissent de nouveaux réseaux, qui eux-mêmes sont frappés continuellement par la répression allemande, italienne et vichyste.

Les réseaux démontrent la nécessité d'extraire le phénomène résistant d'une dimension strictement nationale ou franco-française. Il est ainsi plus correct de parler non de Résistance française, mais de Résistance *en France*. Ce pays est le terrain d'activité non seulement des services secrets de la France libre, mais aussi d'agents qui combattent pour libérer un pays qui n'est pas celui de leur commanditaire, voire pas le leur du tout. Il ne s'agit pas de diminuer les mérites des Français libres, mais de laisser une place au rôle des étrangers dans la Résistance, et d'observer les interactions entre les différents territoires européens et au-delà. De fait, notre approche se veut transnationale. Il faut replacer les événements dans une perspective plus large, non celle d'une seule bataille de France mais celle d'une guerre mondiale ou, pour reprendre l'expression d'Alya Aglan et de Robert Frank, « une guerre-monde », c'est-à-dire un conflit armé global dont le processus progressif de mondialisation « a modifié les catégories et les représentations de l'espace et du temps¹ ». La résistance des réseaux en est un des symboles. Loin d'être immobiles dans leur temps et dans leur espace, ils se caractérisent par leur mobilité et génèrent

L'ARMÉE DU SILENCE

CHAPITRE IV. – La défaite des frontières	281
<i>Les débuts du SOE en France (1940-1941), p. 281 – BCRA, SOE : l'échec de la centralisation, p. 305 – Typologie des réseaux SOE, p. 327.</i>	
CHAPITRE V. – Genre et engagement dans les réseaux de résistance	345
<i>Le pouvoir du chef, p. 346 – Le BCRA est-il « misogynne » ?, p. 372 – Femmes et hommes du SOE, p. 382 – La mort a-t-elle un genre ?, p. 399.</i>	
ÉPILOGUE. – Sorties de guerre ?	413
Notes	425
Sources et bibliographie	471
Liste des sigles	509
Index des noms de personnes	511
Index des noms de lieux	521
Index des organisations	529
Remerciements	533

La Direction de la mémoire, de la culture et des archives (DMCA) est une direction du ministère des Armées, placée sous l'autorité de la secrétaire générale de ce ministère. La DMCA a notamment en charge la politique culturelle du ministère au travers des collections de ses musées, de ses services d'archives et de ses bibliothèques. Elle détermine et finance les actions nécessaires à la gestion et à la valorisation de ce riche patrimoine. C'est dans cette perspective que la DMCA développe également une politique de publication et de soutien aux productions audiovisuelles permettant à un large public de découvrir l'histoire et le patrimoine du ministère des Armées.